

# Les vaincus

À Louis-Xavier de Ricard.

I

La Vie est triomphante et l'Idéal est mort,  
Et voilà que, criant sa joie au vent qui passe,  
Le cheval enivré du vainqueur broie et mord  
Nos frères, qui du moins tombèrent avec grâce.

Et nous que la déroute a fait survivre, hélas !  
Les pieds meurtris, les yeux troubles, la tête lourde,  
Saignants, veules, fangeux, déshonorés et las,  
Nous allons, étouffant mal une plainte sourde,

Nous allons, au hasard du soir et du chemin,  
Comme les meurtriers et comme les infâmes,  
Veufs, orphelins, sans toit, ni fils, ni lendemain,  
Aux lueurs des forêts familières en flammes !

Ah ! puisque notre sort est bien complet, qu'enfin  
L'espoir est aboli, la défaite certaine,  
Et que l'effort le plus énorme serait vain,  
Et puisque c'en est fait, même de notre haine,

Nous n'avons plus, à l'heure où tombera la nuit,  
Abjurant tout risible espoir de funérailles,

Qu'à nous laisser mourir obscurément, sans bruit,  
Comme il sied aux vaincus des suprêmes batailles.

## II

Une faible lueur palpite à l'horizon  
Et le vent glacial qui s'élève redresse  
Le feuillage des bois et les fleurs du gazon ;  
C'est l'aube ! tout renaît sous sa froide caresse.

De fauve l'Orient devient rose, et l'argent  
Des astres va bleuir dans l'azur qui se dore ;  
Le coq chante, veilleur exact et diligent ;  
L'alouette a volé, stridente : c'est l'aurore !

Éclatant, le soleil surgit : c'est le matin !  
Amis, c'est le matin splendide dont la joie  
Heurte ainsi notre lourd sommeil, et le festin  
Horrible des oiseaux et des bêtes de proie.

Ô prodige ! en nos coeurs le frisson radieux  
Met à travers l'éclat subit de nos cuirasses,  
Avec un violent désir de mourir mieux,  
La colère et l'orgueil anciens des bonnes races.

Allons, debout ! allons, allons ! debout, debout !  
Assez comme cela de hontes et de trêves !  
Au combat, au combat ! car notre sang qui bout  
A besoin de fumer sur la pointe des glaives !

### III

Les vaincus se sont dit dans la nuit de leurs geôles :  
Ils nous ont enchaînés, mais nous vivons encor.  
Tandis que les carcans font ployer nos épaules,  
Dans nos veines le sang circule, bon trésor.

Dans nos têtes nos yeux rapides avec ordre  
Veillent, fins espions, et derrière nos fronts  
Notre cervelle pense, et s'il faut tordre ou mordre,  
Nos mâchoires seront dures et nos bras prompts.

Légers, ils n'ont pas vu d'abord la faute immense  
Qu'ils faisaient, et ces fous qui s'en repentiront  
Nous ont jeté le lâche affront de la clémence.  
Bon ! la clémence nous vengera de l'affront.

Ils nous ont enchaînés ! mais les chaînes sont faites  
Pour tomber sous la lime obscure et pour frapper  
Les gardes qu'on désarme, et les vainqueurs en fêtes  
Laissent aux évadés le temps de s'échapper.

Et de nouveau bataille ! Et victoire peut-être,  
Mais bataille terrible et triomphe inclément,  
Et comme cette fois le Droit sera le maître,  
Cette fois-là sera la dernière, vraiment !

### IV

Car les morts, en dépit des vieux rêves mystiques,

Sont bien morts, quand le fer a bien fait son devoir  
Et les temps ne sont plus des fantômes épiques  
Chevauchant des chevaux spectres sous le ciel noir.

La jument de Roland et Roland sont des mythes  
Dont le sens nous échappe et réclame un effort  
Qui perdrait notre temps, et si vous vous promîtes  
D'être épargnés par nous vous vous trompâtes fort.

Vous mourrez de nos mains, sachez-le, si la chance  
Est pour nous. Vous mourrez, suppliants, de nos mains.  
La justice le veut d'abord, puis la vengeance,  
Puis le besoin pressant d'opportuns lendemains.

Et la terre, depuis longtemps aride et maigre,  
Pendant longtemps boira joyeuse votre sang  
Dont la lourde vapeur savoureusement aigre  
Montera vers la nue et rougira son flanc,

Et les chiens et les loups et les oiseaux de proie  
Feront vos membres nets et fouilleront vos troncs,  
Et nous rirons, sans rien qui trouble notre joie,  
Car les morts sont bien morts et nous vous l'apprendrons.

Paul Verlaine (1844–1896)